Printemps 2014 Hors série 1

Le Trésor des Kirouac

Revue des descendants d'Alexandre de Kervoach

Témoin de l'actualité Kirouac depuis 31 ans



Madame Marie Huguette Morin Karrer et la famille de sa fille Pia : de gauche à droite, première rangée : Pia Karrer O'Leary, Marie-Huguette Morin Karrer et Paul O'Leary; deuxième rangée : David, Steven, John et Suzan O'Leary (Collection de la famille Zimmerman)

Kirouac Kirouack | Kérouac Kérouack | Keroac Keroack | Kéroack Kyrouac | Breton Burton | Curwack Curwick

MOT DE PRÉSENTATION

Dans ce premier numéro hors série du ***Trésor des Kirouac***, nous avons voulu réunir l'ensemble des textes publiés sur celle qui fut la doyenne des membres de notre association durant plusieurs années. Par cette publication sur le site Web de l'***Association des familles Kirouac***, nous désirons souligner le parcours exceptionnel qui fut le sien au cours de sa vie centenaire, notamment son histoire au cours de la Seconde Guerre mondiale. En effet, cette Canadienne passa la guerre en Italie, pays alors allié de l'Allemagne nazie et ennemi du Canada.

Nous désirons donc remercier sa fille Pia de nous avoir fait connaître sa mère. Cette descendante de notre ancêtre, Alexandre de Kervoach, fait partie des personnages marquants que nous désirons faire connaître à tous.

Le Trésor des Kirouac
Numéro hors série 1(en version numérique seulement)
ISSN 0833-1685

Le Trésor des Kirouac, bulletin de liaison de tous les descendants d'Alexandre de K/voach, est publié en version française et anglaise. Il est distribué à tous les membres de ***l'Association des familles Kirouac inc***. Les reproductions d'articles sont permises à condition d'obtenir au préalable l'autorisation expresse de ***l'Association des familles Kirouac inc.*** ainsi que celle de l'auteur.

Auteurs et collaborateurs pour ce numéro hors-série (par ordre alphabétique)
Pia Karrer, François Kirouac et Marie Lussier Timperley

Conception graphique
Page couverture : Jean-François Landry
Logo de l'Association au verso du bulletin : Raymond Bergeron
Le bulletin : François Kirouac

Blason et logotype de l'Association
Le blason familial « De K/Voach » et le « Logotype » de ***l'Association des familles Kirouac inc***. sont légalement enregistrés et leur reproduction en tout ou en partie est interdite sans une autorisation écrite émise par la direction de ***l'Association des Familles Kirouac inc.***

Montage
Version française : François Kirouac

Révision linguistique des textes
Marie Lussier Timperley

Politique éditoriale
L'Éditeur (La Rédaction) du bulletin *Le Trésor des Kirouac* (incluant les bulletins *Le Trésor Express*) peut corriger et abréger les textes qui lui sont soumis, ainsi que refuser la publication d'un texte, d'une photo, d'une caricature ou d'une illustration, jugé inappropriés en regard de la mission de l'AFK ou, à son avis, susceptibles de causer préjudice, que ce soit à l'Association, à un de ses membres, à toute personne, à tout groupe de personnes ou à un quelconque organisme. Rien ne pourra être publié dans **Le Trésor** sans l'accord préalable de son auteur; ce dernier devant assumer l'entière responsabilité du matériel proposé.

Dépôt légal 2e trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Table des matières

Le Trésor des Kirouac no hors série 1

Les Keroack sous les armes, Marie-Huguette Morin Karrer 3

Généalogie de Marie-Huguette Morin Karrer 4

Marie-Huguette Morin Karrer par sa fille, Pia M. (Karrer) O'Leary première partie 13

Marie-Huguette Morin Karrer par sa fille, Pia M. (Karrer) O'Leary deuxième partie 17

Chronologie de la vie de Marie-Huguette Karrer et de la Guerre en Italie 18

Centenaire de Marie-Huguette Morin Karrer 19

Décès de notre doyenne, Marie-Huguette Morin Karrer, 12 mai 1906 - 11 décembre 2009 20

Édition
L'Association des familles Kirouac inc.
3782, Chemin Saint-Louis, Québec (Québec) Canada G1W 1T5

Les Keroack sous les armes

Marie-Huguette Morin Karrer

par Pia Karrer O'Leary

Extrait du Trésor des Kirouac, mars 2005, numéro 79

Notre doyenne, **Marie-Huguette Morin Karrer**, née le 12 mai 1906, fille de Victor Morin et d'Alphonsine Côté et petite-fille de Philomène LeBrice de Keroack, a passé la Seconde Guerre Mondiale à Rome en Italie. Elle n'était alors pas sous les armes, mais plutôt sans armes! Le souvenir de ces années de guerre lui est si pénible que ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle accepte d'en parler.

Lorsque la guerre faisait rage, elle dut se réfugier chez les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, dont la maison mère était à Montréal et qui avaient un couvent à Monte Mario, à la campagne tout près de Rome. Toujours reconnaissante de leur accueil, elle est restée en communication avec les quatre religieuses qui avaient partagé ses malheurs en Italie.

En 2002 les **Sœurs Missionnaires** allaient fêter le Centenaire de leur fondation. Intriguées par ce chapitre « clandestin » de l'histoire de leur Mission en Italie durant la guerre, elles ont demandé à Pia Karrer O'Leary, fille de Marie-Huguette Morin Karrer, de poser quelques questions à sa mère et d'enregistrer ses réponses. Ce fut le coup de pouce nécessaire pour nous permettre de découvrir cette tranche de la vie de Marie-Huguette Morin Karrer.

Voici les réponses de Marie-Huguette Morin Karrer aux questions posées par sa fille.

Q. — Comment se faisait-il que tu aies été à Rome seule, avec un bébé pendant la guerre?

R. — J'avais marié un Italien et voici comment c'est arrivé.

Jeune fille, j'aimais la langue italienne et je l'avais étudiée par moi-même. J'ai commencé par des cours de conversation et puis j'ai poursuivi mes études, en grammaire, littérature et culture italienne au Cercle italien du Consulat d'Italie à Montréal. Mon enthousiasme a redoublé lorsque j'ai appris qu'on offrait une bourse pour aller étudier à *l'Università per Stranieri* à Perugia. J'ai suivi tous les cours, j'ai passé tous les examens et j'ai gagné cette bourse qui défrayait le voyage, le logement et l'inscription! Nous étions trente-deux étudiants de divers pays. J'étais la représentante du Canada!

Le 17 juillet 1937, jour de mon départ sur le paquebot *« REX »* à New York, j'ai reçu une lettre prophétique de mon père qui commençait par ces mots : « Ma chère Marie, au moment où je t'écris, tu as déjà commencé ton grand voyage qui décidera peut-être de ta vie.... » En effet, c'est à Perugia que j'ai rencontré mon mari, Carlo Karrer, lieutenant dans l'armée royale d'Italie.

J'étudiais sagement... Un soir, il y avait une vente de livres sur la place publique, à laquelle je suis allée. Carlo et moi avons tous les deux mis la main sur le même livre!



Collection Pia Karrer O'Leary

Marie Huguette Morin,
London, Ontario 2000

Ce fut le coup de foudre! Je l'ai laissé acheter le livre à condition qu'il me le prête, car j'allais en avoir besoin pour mes études. Ainsi, on s'est revu....

Puisque j'étais arrivée en Italie avec quinze jours de retard et que j'avais eu beaucoup de difficulté au début de mes cours, j'ai décidé d'y rester un an au lieu de six mois. Ceci m'a permis de mieux connaître **l'italien** ainsi que **mon Italien**!!!

J'ai obtenu mon diplôme et, avant mon départ pour Montréal, Carlo m'a demandée en mariage, me disant qu'il ne pouvait pas vivre sans moi. Avant même mon arrivée chez mes parents, quelques lettres, d'un certain C. Karrer, m'avaient devancée et avaient éveillé de grands soupçons chez ma sœur, Renée!

Mes parents voulaient en savoir plus. Heureusement, je connaissais une dame italienne, Mme Segatore, dont le mari était médecin à Montréal. Je les ai présentés à mes parents et ma mère leur a demandé

de faire une petite enquête sur Carlo Karrer lors de leur prochain voyage en Italie. Ils y ont consenti et, une fois là-bas, ont rencontré Carlo et sa famille. Les nouvelles furent bonnes. Le rapport disait : « Ce sont de bonnes personnes ». En effet, le père et le grand-père de Carlo avaient fait partie de la Garde Palatine au Vatican. Ces gardes provenaient du sud de l'Allemagne, ce qui explique pourquoi mon nom de famille est épelé avec un K, alors que cette lettre n'existe pas dans l'alphabet italien. Plus tard, les Segatore qui s'étaient établis à Rome ont remplacé mes parents comme parrain et marraine de Pia lors de son baptême au Vatican.

Mais nous n'en sommes pas encore là! Pour nous épouser, il existait encore d'autres obstacles à franchir. Tout d'abord, les officiers dans l'armée ne pouvaient se marier sans le consentement du roi. Nous l'avions demandé le 7 septembre 1938 et l'avons obtenu le 9 février 1939. De plus, une nouvelle loi datant du 4 décembre 1938 et ayant comme but de préserver la pureté de la race italienne, défendait aux militaires d'épouser des ressortissants étrangers. Il était possible d'obtenir une dispense pour certains cas spéciaux, mais seulement au cours des trois mois suivant l'entrée en vigueur de la loi. Enfin, il fallait aussi certifier que tous les ascendants de Marie-H. Morin étaient de race française et aryenne et qu'ils n'avaient contracté aucune alliance avec d'autres personnes non aryennes jusqu'à la huitième génération inclusivement. Cette preuve généalogique fut complétée le 14 décembre 1938. Puisque nous nous étions promis l'un à l'autre bien avant le 4 décembre 1938, Carlo a réussi à nous faire accorder une dispense, mais cette dispense devenait caduque le 4 mars 1939. Le 23 février 1939, nous avons finalement su que nous allions pouvoir nous marier.

Heureusement que mon père avait déjà fait les démarches nécessaires pour que nous puissions nous marier par procuration. En effet, mon père, Victor Morin, s'était lui-même marié par procuration lorsqu'il avait épousé sa première femme, une Franco-Américaine de Biddeford, Maine. Il savait comment procéder; c'est donc lui qui s'est occupé d'obtenir de l'Italie les documents requis, ce en quoi ses relations avec des Pères Jésuites l'ont aidé.

Le 2 mars 1939, Carlo Karrer s'est donc rendu avec sa mère, Carlotta Karrer, à l'église Santa Maria Del Transpontino, à Rome, où elle a dit « oui » à ma place. Un câblogramme m'a informée que j'étais « mariée ». À Montréal, je suis allée à la chapelle des mariages de l'église Notre-Dame, notre église paroissiale, en compagnie de mon père et de ma mère, de mes sœurs Claire et Gisèle et de quelques-uns de mes frères. Je ne portais pas de robe Blanche, mais un petit costume de printemps. Me voyant entre mon père et ma mère, les curieux pensaient que j'entrais au couvent! Après, il y a eu une réception à la maison. Toute la famille y était... sauf mon mari! En Italie aussi, il y a eu un repas de noces... mais la mariée n'y était pas!

Il a fallu encore six semaines pour me remettre des émotions des mois précédents et pour avoir tous les documents requis à mon départ pour l'Italie. J'ai pris le bateau en avril, avec mon trousseau. Je déménageais en Italie. Carlo est venu me rencontrer à mon arrivée, à Naples. Puisque j'étais devenue italienne par mon mariage, je pouvais facilement entrer au pays. Tout d'abord, nous nous sommes



Alphonsine Côté, fille de Victor Côté et de Philomène Aurélie LeBrice de Keroack (Photographie figurant sur son passeport en 1946) collection Pia Karrer O'Leary.



M^e^ Victor Morin époux d'Alphonsine Côté et père de Marie Huguette Morin Karrer. (Photographie figurant sur son passeport en 1946) collection Pia Karrer O'Leary.



La Presse, 26 février 1938

Diplômée de
l'Université de Pérouse

Rare distinction méritée par Mlle Marie-Huguette Morin de Montréal

Mlle Marie-Huguette Morin, fille de M^e^ Victor Morin, est la première canadienne diplômée de l'Université royale pour les étrangers que Mussolini a fondée en 1926 à Pérouse. Ce diplôme de haute culture italienne atteste que Mlle Morin a suivi avec succès les cours supérieurs de cette institution en langue et littérature italiennes, en histoire de l'art, en politique, en sociologie, en études spéciales sur Dante et la Divine Comédie.

Récemment revenue d'Europe, Mlle Morin passa six mois à Pérouse au milieu d'étrangers, la plupart des professeurs, venus de contrées aussi éloignées que l'Amérique du Sud, l'Allemagne, les Indes et le Japon. Déjà préparée par ses études à l'Institut de haute culture italienne de Montréal dont elle était la boursière, la jeune Canadienne apprécia au plus haut point l'enseignement vivant de l'Université de Pérouse.

« *Les cours proprement dits sont complétés, déclara-t-elle hier, par des promenades dans les musées, les bibliothèques, les endroits intéressants de l'Ombrie comme Orvieto, Assises, Gubio etc.* »

« *Le but de l'Université est évidemment de faire de la propagande pour l'Italie, son glorieux et riche passé, ses espoirs futurs. Aussi, ces cours sur le fascisme sont donnés à l'Université, mais ils sont facultatifs et ne comportaient pas d'examens nécessaires pour l'obtention du diplôme.* »

Sans argent mais heureux

« *Au cours de mon séjour de six mois, grâce à ma connaissance de la langue italienne, j'ai pu dans la ville de Pérouse, qui a une population de 80 000 habitants, ainsi que dans les campagnes environnantes constater combien le peuple italien est heureux de son sort bien qu'il soit sans argent. Chez tous, on sent la confiance dans l'administration actuelle du pays et dans les perspectives de l'avenir* ».

Mlle Morin ajoute que pour faire écouler les fruits de l'Éthiopie on a mis des taxes élevées sur les fruits importés d'ailleurs. Malheureusement, tout est si neuf dans le nouvel empire africain et le transport est si onéreux que la concurrence avec les produits étrangers n'est pas encore possible, d'où les surtaxes. On tente même de faire la lutte au marché britannique du thé en lançant une liqueur rouge produite par une plante s'apparentant avec celle qui donne le thé (…….).

La nouvelle diplômée qui ne fréquenta l'Université de Pérouse que dans un but de culture personnelle y rencontra nombre de professeurs étrangers qui s'y étaient rendus surtout avec l'intention d'enseigner plus tard l'italien chez eux. Mlle Morin souhaite que d'autres Canadiens et Canadiennes puissent profiter des mêmes avantages qu'elle et en attendant elle espère que le nombre des élèves de l'Institut de haute culture de Montréal, sous le patronage du consul d'Italie, augmente d'années en année afin que plus de gens cultivés puissent connaître davantage ce pays qui donna au monde occidental la musique et la peinture.



Marie Huguette Morin, assise au centre de la photo,
étudiante à L'Università per i stranieri (collection Pia Karrer O'Leary)

rendus à Rome pour voir sa famille et signer quelques documents ensemble. Il y a eu une messe de mariage, mais pas de réception. Puis ce fut le voyage de noces : d'abord vers le Sud, à Capri, puis vers le Nord, à Gênes et à Turin.

Nous nous sommes établis à Rome, dans un appartement, avec la mère et le frère de mon mari, la bonne et l'ordonnance de Carlo, qui était toujours dans le chemin de jour quand Carlo était à la maison. [En effet, l'ordonnance était une sorte de serviteur militaire assigné à un officier pour l'assister; il devait suivre son officier partout... même chez lui! Il arrivait tôt le matin, allait chercher le pain, s'occupait de l'uniforme, polissait le sabre et les bottes de cuir, faisait toutes sortes de commissions, aidait l'officier à mettre ses bottes, portait sa serviette et marchait toujours quatre pas derrière lui dans la rue.]

Ce ménage à quatre, plus deux serviteurs et toutes les différences culturelles, n'a pas duré. Pino, le frère de Carlo était jaloux de moi. J'avais pris sa place. Il se sentait laissé de côté par son frère. Cela menait à d'interminables discussions entre les deux frères. Ma belle-mère ne faisait que me critiquer. Maintenant enceinte, je me fatiguais de sa sempiternelle « frittura » qui me rendait malade**.** Un jour, pour essayer de lui plaire lors de son anniversaire, je lui avais préparé un gâteau de fête avec chandelles à la mode canadienne. Imaginez ma surprise lorsque je lui ai offert un morceau de gâteau avec une chandelle... Insultée, elle se leva et partit me disant que la chandelle était un signe de mort et qu'en lui donnant ce morceau, je lui souhaitais la mort!!! Heureusement avec l'arrivée du bébé, Pia, (le 20 avril 1940), nous avions le prétexte qu'il nous fallait plus d'espace. Carlo a alors loué un autre appartement pour sa mère et son frère et nous étions enfin *presque* seuls!

Malheureusement, à cause de la guerre, nous avons eu peu de temps ensemble. À la fin mars 1944 à l'heure du souper, vers 20 h, trois officiers fascistes sont venus chercher et désarmer Carlo. Je voulais cacher et garder son beau gros revolver qu'il portait toujours sur lui, mais il m'a convaincue qu'il valait mieux le rendre pour ne pas s'entraîner d'autres ennuis. Pia, elle, voulait cacher son père dans un coffre pour ne pas le laisser prendre. Cela n'aurait pas été trop facile... il mesurait 6 pieds 2 pouces!! Au début, je ne savais pas où ils l'avaient emmené. Éventuellement, j'ai pu recevoir quelques petites notes de lui par l'entremise de la Croix-Rouge ou du Vatican. Voici ce qu'était la situation : puisqu'il n'avait pas été pris sur le champ de bataille, il n'était pas officiellement prisonnier de guerre; on l'appelait un « déporté » ou un « prisonnier politique ». Puisque les Allemands n'avaient pas le droit de tuer leurs prisonniers de guerre, ils utilisaient ces prisonniers politiques comme otages qu'ils gardaient vêtus en civil. Lorsqu'**un** officier allemand était tué par des civils, les **Nazis** fusillaient **dix** officiers italiens. Carlo est donc resté sous surveillance à Venise**, en otage,** jusqu'à la capitulation des forces allemandes dans le nord de l'Italie le 28 avril 1945.

Ainsi, pendant la guerre, je suis restée à Rome plus d'un an sans Carlo. J'étais avec Pia et ma bonne, Linda, qui m'avait promis de ne jamais me quitter tant qu'elle pourrait être de service.



Carlo Karrer de l'armée royale d'Italie
(collection Pia Karrer O'Leary)



Marie Huguette Morin,
fille de M[e] Victor Morin
et d'Alphonsine Côté
(collection Pia Karrer O'Leary)

Elle a gardé sa promesse même quand je ne pouvais plus la payer**.**

Pénibles souvenirs de la guerre

D'être d'origine canadienne, donc ennemie de l'axe italo-allemand, me rendait suspecte. Plusieurs fois, j'ai eu de grandes peurs. Je soupçonnais que ma concierge guettait toutes mes allées et venues, mais elle n'était pas la seule à le faire.

Par exemple, voici un incident qui m'a donné quelques frissons :

Il était défendu d'écouter la radio britannique, mais une dame habitant au troisième étage de notre immeuble m'invitait à écouter la BBC avec elle. Nous l'écoutions sous une couverture pour que personne d'autre n'entende. Nous devions nous méfier des domestiques et moi je devais surtout faire attention de ne pas mettre la vie de mon mari en danger. Ce que l'on entendait à la radio était en code et en italien. Je me rappelle avoir entendu « *Il pesce è senza acqua* » c.-à-d. le poisson est sans eau. Nous n'y comprenions rien!

Un jour, en autobus, Pia me demande à voix haute pourquoi nous nous cachions sous une couverture quand nous entendions le toc, toc, toc... toc (signal du début de l'émission de nouvelles britanniques, à la radio). J'essayais de l'ignorer pour ne pas éveiller de soupçons sur nous, mais elle reprenait encore plus fort et insistait de plus en plus. Quelques minutes plus tard, une espionne qui avait fait semblant d'être mon amie est descendue devant le poste militaire fasciste. Cette femme était venue chez moi à plusieurs reprises sous le prétexte de me donner des leçons d'italien. Elle venait, en fait, pour me « faire parler ». Je savais qu'elle voulait connaître des choses à mon sujet et je faisais toujours attention à ce que je lui disais.

Q — Comment as-tu connu les Sœurs de l'Immaculée-Conception ?

R. — Ma grand-mère, Philomène LeBrice de Keroack, ainsi que ma mère, Alphonsine Côté Morin, avaient toujours appuyé les œuvres de charité des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Je savais donc que les Sœurs avaient une maison à Rome et, un jour, je les ai rencontrées chez Mme Rivest, une Canadienne dont le mari était Chambellan au Vatican. En effet, Mme Rivest était la fille du fondateur de La Presse, M. Berthiaume, de qui mon père avait acheté notre maison sur la rue Saint-Urbain en 1911!

Ces religieuses avaient une vache; moi, j'avais un bébé. Le lait était rationné. (Seulement les enfants de moins de trois ans avaient droit à une demi-tasse de lait par jour!) Je pouvais, grâce à ce contact, envoyer ma bonne à Monte Mario acheter un peu plus de lait pour Pia. La bonne revenait portant cette denrée précieuse dissimulée dans une bouteille plate, placée dans une poche de sœur, sous sa jupe.

C'était aussi chez madame Rivest que j'avais rencontré le Père Durocher, un Jésuite canadien qui travaillait au Vatican. C'était par lui que je recevais de l'argent de mon père toujours au Canada. Voici comment cela se passait : mon père donnait, pour moi, de l'argent aux Jésuites à Montréal. Cet argent passait d'abord par leur communauté aux États-Unis, puis par la banque internationale suisse qui le faisait parvenir aux Jésuites au Vatican. Quand l'argent arrivait, on me prévenait et j'allais rendre visite au Père Durocher qui me le donnait.



Marie Huguette Morin
lors de son séjour à Rome
(collection Pia Karrer O'Leary)

Le jour où j'allais lui rendre visite, le Père Durocher s'arrangeait toujours pour garder son petit pain pour Pia. Puisque le Vatican ne faisait pas partie de la ville de Rome, ses résidents avaient droit au luxe d'un petit pain, long d'environ six pouces, par jour. Le bon Père prenait soin de cacher, dans sa soutane, celui qu'il destinait à Pia!

Q. — Pourquoi as-tu décidé d'aller vivre chez les religieuses?

R. — Mon mari était prisonnier politique. On le gardait sous surveillance à Venise. En ce temps-là, l'Italie était divisée en deux. Le Nord était sous le contrôle des Allemands et le Sud, sous celui des Fascistes. J'étais seule à Rome avec Pia.

Les religieuses avaient une grande maison à la campagne, à Monte Mario, dont j'ai déjà parlé. Avant moi, elles avaient hébergé une famille de Juifs italiens qui fuyaient la persécution. Lorsqu'on venait pour les chercher, toute la famille se cachait sous l'autel de la chapelle.



Marie Huguette Morin Karrer
et sa fille Pia à Rome
(collection Pia Karrer O'Leary)

Ils n'ont jamais été trouvés! Quand cette famille fut partie**,** les religieuses m'ont invitée à demeurer avec elles, car j'étais seule à Rome et parce qu'il y avait peu à manger en ville. J'avais aussi eu plusieurs frousses!!! Elles m'ont dit : « On ne peut pas vous laisser seule comme cela ».

Les religieuses vivaient ensemble, au rez-de-chaussée de la maison. Moi, j'avais tout le premier étage. C'était une espèce de grenier. Nous couchions sur de la paille. Quelques fois, de petits animaux nous réveillaient pendant la nuit. Linda, ma bonne, est restée dans mon appartement à Rome confiante que je la paierais dès que je réussirais à recevoir de l'argent du Canada. Quant à moi, j'ai porté l'uniforme des religieuses, robe blanche avec ceinturon bleu, pour passer inaperçue pendant les temps les plus dangereux. Il ne fallait surtout pas que Pia m'appelle « Maman »! Elle devait passer pour une orpheline. Les religieuses lui avaient fait un petit uniforme; il était bleu foncé et semblable à celui d'une petite orpheline de sept ans qu'elles hébergeaient en même temps que nous. Malheureusement, il n'y a pas de photos de cette dure période, mais il en existe de nous avec les religieuses dans de meilleurs moments!

Q. — Comment le couvent fonctionnait-il?

R. — Sœur Michel-Archange, la Supérieure, administrait la maison; Sœur Saint-Henri faisait la couture et le lavage; Sœur Saint-Philippe-de-Néri faisait le ménage; Sœur Marie-Reine s'occupait du bétail, du jardin et de la cuisine.

La vache était si précieuse qu'on n'osait pas la laisser seule dans un champ de peur de se la faire prendre. Chaque après-midi, Sœur Marie-Reine devait donc passer une couple d'heures à faire paître la vache au bout d'une laisse. Un jour, quelque chose avait affolé la vache et elle s'était mise à s'enfuir traînant la religieuse derrière elle. Finalement, il avait fallu fermer, avec roches et ciment, le réduit de la vache, car les gens venaient pendant la nuit pour essayer de la voler; il n'y restait qu'une ouverture juste assez grande pour que la petite Sœur Marie-Reine puisse entrer faire la traite et le nettoyage. Cette religieuse avait du courage, car quelqu'un aurait pu se cacher à l'intérieur ou la suivre! Aussi, elle devait faire attention où elle mettait le pied, car la vache était attachée de façon à ce que son derrière était orienté vers l'ouverture!! En partant, elle replaçait les roches pour empêcher d'autres personnes d'entrer. La vache a passé un an sans sortir. Pas surprenant qu'elle ne donnait pas beaucoup de lait! Quant aux poules, les religieuses les avaient installées sur le toit qui était plat avec un rebord et elles leur avaient coupé les ailes afin qu'elles ne puissent s'envoler.

Sœur Marie-Reine devait aussi faire la cuisine, sans montre ni horloge. Lorsqu'elle avait besoin d'une minuterie, elle devait sortir, monter sur un petit rocher, vérifier l'heure à l'horloge de la ville, puis rentrer à la course voir à sa popote!

Q — Y a-t-il eu des moments dangereux?

R. — Un Fasciste très emballé de la cause faisait semblant d'être très pieux. Tous les jours, il venait à cinq heures de l'après-midi sous le prétexte de dire le chapelet avec les



Monte Mario avec les sœurs missionnaires de l'Immaculée Conception, 3 avril 1945; de gauche à droite : Marie Huguette Morin Karrer, Sr Michel Archange, Sr Saint-Philippe-de-Néri, Sr Saint-Henri, Sr Marie-Reine et Pia Karrer au moment où elle atteignait presque l'âge de cinq ans (collection Pia Karrer O'Leary)

religieuses. En réalité, il nous observait. Il n'en voulait qu'à moi. Il aurait voulu me faire mettre en prison, car j'avais mal répondu à une question piégée. Il m'avait demandé : « Supposons que les Anglais soient arrivés ici avant nous les Fascistes, qu'est-ce que les Italiens auraient fait? » J'avais répondu : « Ce ne sont pas des imbéciles, ils auraient pris leurs fusils pour se défendre! » Il avait dit aux religieuses : « C'est ce que je voulais savoir! Cette femme-là, il faut la faire arrêter. Combien de *choses* j'aurais à dire contre elle! » Puis il ajouta : « en conscience je devrais la dénoncer celle-là ». Il avait une belle conscience celui-là! Moi, j'avais tellement peur d'être séparée de Pia que je n'allais même pas à la salle de bains sans l'amener avec moi! Je la tenais toujours par la main, elle me tendait toujours la main. Grâce aux prières des religieuses, il m'a finalement laissée tranquille et, après la guerre, il est venu s'excuser de son engouement pour le Fascisme.

Nous vivions constamment dans la peur. Le couvent était très exposé et donc vulnérable durant les bombardements. Tous les soirs étaient effrayants, car souvent des gens épiaient à travers les rideaux déchirés des fenêtres du rez-de-chaussée, où logeaient les religieuses. Un jour, un soldat du Nord avait voulu se sauver. Les Italiens, croyant qu'il était un espion, avaient tiré sur lui et l'avaient tué sur le terrain des religieuses. Un employé qui habitait au-dessus du réduit de la vache l'avait enterré. Les sœurs avaient averti son régiment et avaient placé une croix pour marquer l'endroit où il était enterré.

Q — Que faisais-tu toute la journée au couvent?

R.— Je chantais et je priais. Je travaillais avec les religieuses. Je faisais leurs commissions, au Vatican et ailleurs, ce qu'elles appréciaient, car seulement l'une d'entre elles parlait italien. J'ai planté des pommes de terre, j'ai cueilli des noix et Pia, qui était toujours avec moi, aidait.

Après la libération de Rome, le 4 juin 1944**,** le Général Georges P. Vanier, qui connaissait mon père, est venu me rendre visite, chez moi à Rome sur la rue Alberico II, afin de pouvoir donner de mes nouvelles à ma famille. Il avait une jambe de bois. L'ascenseur de notre immeuble ne fonctionnait plus. Il était monté péniblement se reposant pour reprendre son souffle sur le palier de l'escalier. C'était très difficile pour lui, mais il l'a fait quand même pour son ami, Victor Morin, qui s'inquiétait tellement de sa fille.

Quand les Allemands ont quitté le nord de l'Italie vers la fin d'avril 1945, Carlo a pu rentrer à Rome où il continua son métier d'acheteur et d'inspecteur pour l'armée. Nous avons vécu quelques mois en famille, à redécouvrir les beautés de la ville de Rome, avant de nous séparer à nouveau. Cette fois ce fut pour deux ans et demi.

Consciente des privations dont nous souffrions, ma famille essayait depuis plus d'un an de me faire rapatrier avec Pia au Canada. Mais ce n'était pas facile. Devenue automatiquement italienne en épousant Carlo**,** j'étais maintenant considérée l'ennemie du Canada et de la Grande-Bretagne. Je ne pouvais pas rentrer dans mon pays ni même recevoir quelques denrées du Consulat britannique à Rome. Ce n'est qu'avec toutes les peines du monde que mon père avait réussi à me



Carlo Karrer et sa fille, Pia, au forum à Rome. Derrière Carlo Karrer, on voit le Colisée. (collection Pia Karrer O'Leary)

faire reprendre ma nationalité canadienne et à acheter, pour Pia et pour moi, des billets de voyage à bord du seul bateau qui naviguait entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

Tout était un tour de force. Même pour aller de Rome à Naples, notre port d'embarcation, Pia et moi avions besoin de permissions spéciales des forces Alliées pour voyager dans la benne d'un de leurs camions militaires!

Enfin, le premier décembre 1945 nous nous sommes embarquées, Pia et moi, sur le GRIPSHOLM. C'était un bateau suédois, remarquable par le drapeau de la Suède peint sur son pont et sur ses côtés pour aviser de sa neutralité. C'était le seul transatlantique qui n'avait pas été réquisitionné pour la guerre et donc le seul prêt à rapatrier tous les Nord-américains, vivants et morts, qui avaient été bloqués en Europe durant la guerre. Il était si bondé que des gens

couchaient à terre dans le salon. Comme la guerre venait récemment de prendre fin, nous étions escortés, sur la Méditerranée et dans le Détroit de Gibraltar, par un dragueur de mines.

Carlo, maintenant Lieutenant-Colonel de l'armée de la République italienne, n'était alors pas autorisé à nous accompagner. Il a fallu encore deux ans et demi pour obtenir tous les documents nécessaires à son immigration au Canada. Il nous a finalement rejointes en juin 1948. Après avoir passé quelques semaines à Montréal, nous sommes partis nous établir à Toronto, où Carlo allait commencer sa vie civile comme comptable pour la compagnie *Independent Order of Foresters*.

Voilà, pour le moment, la fin de l'odyssée de Marie-Huguette Morin Karrer durant la guerre. Son retour au Canada n'a toutefois pas été définitif. Pendant environ vingt ans, elle a suivi Carlo aux États-Unis, à Boston, à Binghamton et à New York, lorsqu'il était à l'emploi des Hôtels Sheraton. En 1980, quand Carlo a finalement pris sa retraite, à l'âge de 74 ans, ils sont rentrés à Montréal. Carlo est mort en 1988. En 1996, après le décès de sa dernière sœur, Gisèle, Marie-Huguette Morin Karrer a plié bagage, encore une fois, pour aller vivre près de sa fille, Pia, à London, Ontario.

Le 12 mai 2005, Marie-Huguette Morin Karrer fêtera ses 99 ans.

Je tiens à remercier ma cousine Luce Gauthier, elle aussi arrière-petite-fille de Philomène Le Brice de Keroack Côté, de ses précieuses suggestions qui rendent cet article plus clair et plus agréable à lire. Luce est la fille de Claire Morin, sœur aînée de Marie-Huguette Morin Karrer, et de Roger Gauthier, disciple puis collègue du frère Marie-Victorin. Il est intéressant de noter que Claire Morin et Roger Gauthier se sont rencontrés en suivant les cours de botanique du Frère Marie-Victorin. Physicienne de profession, maintenant à la retraite, Luce Gauthier est l'auteure de : *Propos d'une physicienne sur la situation de la femme de science.*
(P.K.O'L)



Pia Karrer et sa mère, Marie-Huguette Morin Karrer lors de son 98e anniversaire (Collection : Le Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception)



Ci-contre : Marie Huguette Morin Karrer avec la famille de sa fille Pia en 1997 (Collection Pia Karrer O'Leary)

Généalogie de Marie-Huguette Morin Karrer



Recherche : Pia Karrer et François Kirouac,
février 2005, mis à jour en décembre 2013

Collection Pia Karrer O'Leary



Enfants de Philomène LeBrice de Keroack et de Victor Côté, industriel de Saint-Hyacinthe : de gauche à droite : Alphonsine, Victorine, Alphonse, Antoinette et Cécile.



Philomène LeBrice de Keroack et Renée Morin
Collection Pia Karrer O'Leary



Collection Pia Karrer O'Leary

Famille Morin en 1917— à l'avant : Guy [1912-2000], Roland (1909-1991), Roger (1915-1990); 2e rangée : Marc (1900-1986), Alphonsine Côté Morin (1869-1946)Victor Morin (1865-1960), André (Pol André) (1902-1940); 3e rangée : Claire (1905-1994), Marie (1906-2009) Renée (1908-1984), Gisèle (1903-1996); à l'arrière : Réginald (1897-1939), Lucien (1894-2000) fils de Victor Morin et de Fannie Côté (1872-1894, première épouse de Victor Morin décédée à la naissance de Lucien).

Marie-Huguette Morin Karrer

par sa fille, Pia M. (Karrer) O'Leary

1ère partie

Extrait du ***Trésor des Kirouac***, mars 2005, numéro 79



Photographie : Pia M. Karrer O'Leary

En mai 1906, Huguette Morin
n'en avait pas pour longtemps à vivre.

En mai 2006, Marie-Huguette Morin Karrer
fêtera son centenaire!

Née le 12 mai 1906, seulement quatorze mois après la naissance de sa sœur Claire, M. Joséphine Huguette Morin[1] était un bébé minuscule et malade. Elle ne pouvait rien digérer et était si petite qu'on devait la porter sur un oreiller. Heureusement pour elle - et pour nous - des interventions divine et humaine lui ont sauvé la vie et, aujourd'hui, elle est la seule survivante des treize enfants Morin.[2]

Sa pieuse mère, Alphonsine Côté Morin, fille de Philomène LeBrice de Keroack, promit à la Vierge de la nommer Marie si elle survivait tandis que son père, Victor Morin, consulta ses amis. La suggestion de faire passer de l'eau de Selz dans le lait destiné au bébé porta fruit. Ces laits-sodas lui permirent de se faire une santé et ... de se faire appeler Marie.

Mais ce ne fut pas le seul danger auquel Marie dut faire face. Tout d'abord, il y avait le défi de vivre avec plusieurs frères et sœurs aînés. Dépassée par la tâche immense de surveiller et d'éduquer tous ses enfants, Alphonsine invoquait l'aide de tous les saints du paradis. Un jour lorsque la maisonnée lui sembla un peu trop calme, elle se dirigea comme par instinct vers la salle de bains où elle surprit Gisèle, âgée d'environ quatre ans, et Claire, ayant à peine un an et demi, qui avaient complètement déshabillé Marie, alors un bébé de quatre mois, et qui étaient sur le point de lui donner un « bon » bain dans une baignoire profonde déjà remplie d'eau! Quelques années plus tard alors que ses parents étaient en voyage[3], ce fut sa tante Antoinette Côté[4] qui découvrit Marie, âgée de quatre ans, cachée dans une garde-robe, une allumette et des journaux dans les mains. Marie se rappelle encore de la fessée qu'elle reçut ce jour-là!

Heureusement, il y avait toujours plusieurs paires d'yeux pour surveiller toute cette marmaille. Après avoir tout perdu dans un feu à St-Hyacinthe, les grands-parents

---

(1) Elle fut baptisée M. Joséphine Huguette Morin le 14 mai 1906 à la Paroisse St-Jean Baptiste à Montréal. Son parrain, le très grand artiste et architecte Napoléon Bourassa, était un ami de la famille et professeur de dessin d'Alphonsine. Sa marraine, Joséphine Sarasin, était la bonne amie et confidente d'Alphonsine. À cette époque comme toutes les filles recevaient presqu'automatiquement, à leur baptême, le prénom de Marie comme premier prénom, on inscrivait simplement " M. " dans le registre. Cela ne voulait pas dire que l'enfant se ferait appeler Marie par la suite. Dans le cas de Madame Karrer, la suite de l'histoire est importante car son prénom usuel changera à cause de sa survie miraculeuse!

*(2) **Lucien** (1894-2000, 106 ans) notaire, fils de Fannie Côté, une franco-américaine, première épouse de Victor Morin qui mourut quelques jours après la naissance de son fils Lucien; **Réginald** (1897-1939, 42 ans) Président et Directeur général de la Compagnie Industrial Valuation; **Simone** (1899-1911, douze ans); **Marc** (1900-1986, 85 ans) pharmacien-chimiste; **Pol-André** (1902-1940, 38 ans) avocat;*

*(2) suite : **Gisèle** (1903-1996, 93 ans) mère de famille, mécène des arts; **Claire** (1905-1994, (88 ans): diplômée (LSc) en botanique et en bibliothéconomie; elle fut secrétaire dans le groupe scientifique du Frère Marie-Victorin avant de se marier, en 1942, à Roger Gauthier, botaniste et professeur à l'Université de Montréal; **Marie (1906-2009)** mère de famille diplômée en tourisme et en langue et culture italienne; **Renée** (1908-1984, 76 ans) éducatrice auprès des adultes, agente de publicité, active dans le parti politique CCF et auteur; **Roland** (1909-1991, 81 ans) professeur de dessin, artiste et photographe amateur; **Guy** (1912-2000, 87 ans) Directeur régional de la compagnie d'assurance Croix Bleue, aviateur, électricien amateur; **Michel** (1913-1914, six semaines); **Roger** (1915-1990, 74 ans) évaluateur en sinistres et évaluateur immobilier.*

(3) Victor aimait voyager. Pour lui, c'était le meilleur antidote à son travail de notaire et à ses diverses activités de chercheur, d'écrivain, de leader, etc. À contrecœur, Alphonsine l'accompagnait laissant le soin de ses précieux enfants entre les mains compétentes de ses sœurs Antoinette et Cécile. Le couple Morin fit plusieurs voyages aux États-Unis et en Europe. Ils visitèrent la Terre Sainte et furent témoins de la construction du canal de Panama. Victor s'aventura en Abitibi et fit un périple, accompagné de deux guides, à la recherche d'une mine, dans le nord de l'Ontario.

(4) Antoinette Côté, fille célibataire de Victor Côté et de Philomène LeBrice de Keroack, vint aider sa sœur, Alphonsine, dans la grande maison de la rue St-Urbain. Lorsqu'elle était enfant, une infection causée par la rougeole l'avait rendue aveugle d'un œil. Bien qu'elle fut douée d'une voix magnifique, la promesse, exigée par son père sur son lit de mort, de ne jamais paraître sur scène l'empêcha d'y poursuivre une carrière. Heureusement, elle eut la chance de vivre en France chez une amie où elle put parfaire ses études de musique et observer leur excellent chef cuisinier. Ainsi, passait-elle sa journée à donner des cours privés de chant tout en supervisant la cuisine chez les Morin.

maternels, Victor Côté et Philomène LeBrice de Keroack, vinrent habiter chez les Morin au 1116 rue St-Denis, à Montréal. Quand la famille déménagea dans une maison plus spacieuse au 703 rue St-Urbain[5], Antoinette et Cécile Côté, sœurs célibataires d'Alphonsine, vinrent lui donner un coup de main. Antoinette, cantatrice talentueuse et professeur de musique, dirigeait la cuisine; Cécile s'occupait du jardin, supervisait l'homme engagé et faisait toutes les courses. En plus de l'homme engagé, il y avait des domestiques qui aidaient à la cuisine et aux tâches ménagères. D'ailleurs quand Alphonsine accompagna son mari lors d'un voyage de six mois en Europe et en Terre Sainte, elle engagea une cousine qui était infirmière de profession pour veiller sur les enfants.

Toujours inquiète de la sécurité de ses enfants, Alphonsine ne voulait pas une maison de campagne au bord de l'eau. Voilà pourquoi les Morin avaient acheté un ancien verger sur une pente du Mont Bruno (en banlieue sud de Montréal). Le soleil, le grand air, l'exercice et les produits de la ferme, tout concourait à la vitalité de ce petit monde. Malheureusement, les parents avaient sous-estimé l'imagination fertile et les espièglerie des grands frères ce qui s'est avéré être le plus grand des dangers!

Désireux de gagner le respect de leurs grands frères, Réginald et Marc, Marie et les autres enfants acceptaient avec plaisir toutes sortes de défis afin de leur prouver leur cran et leur courage. Marie les laissait la traîner par les cheveux tout en faisant semblant que ça ne lui faisait pas mal du tout. Heureusement, ce traitement n'entraîna pas la perte de ses cheveux. Elle jouit toujours d'une abondante chevelure qui fait l'envie de ses trois petits-fils.

Pour faire partie de l'*armée* de Marc, il fallait trouver et détruire un nid de guêpes et ne pas se plaindre des piqûres. D'ailleurs, plus on avait de piqûres, plus on obtenait un grade élevé! Un jour, l'homme engagé découvrit Marc sur le point de faire rouler en bas de la côte une roue de charrette sur laquelle il avait attaché Marie comme dans le supplice de Sainte-Catherine! Un autre jour, alors que les quatre fillettes étaient toutes montées à dos du même cheval, Marc lança une pierre au cheval qui, apeuré, rua et bondit. Marie, qui était assise la derrière, tomba à la renverse la tête la première.

L'activité la plus néfaste se passait cependant dans l'*ÉLECTRICA,* le laboratoire personnel de Réginald. Pour avoir le privilège d'y pénétrer, les enfants devaient tous tenir des barres de métal pendant qu'il y faisait passer un courant électrique. Marie se rappelle ne pouvoir ni crier ni lâcher les barres de métal pendant qu'il y avait le courant électrique... elle frissonne encore à la pensée que tous les enfants auraient pu disparaître en un instant. Vaquant aux soins du dernier-né, Alphonsine ne pouvait s'imaginer jusqu'à quel point ses prières étaient exaucées car ce fut un miracle pour les enfants Morin de survivre à leur enfance. [6]

Chez les Morin, la relâche venait avec le début de l'année scolaire quand les garçons étudiaient dans des pensionnats et que les quatre fillettes étaient instruites à la maison sous la tutelle d'une gouvernante française, sauf pour la préparation des sacrements qui se faisait chez les religieuses. Cet arrangement faisait l'envie des frères aînés qui tombaient souvent « malades » afin de rester à la maison. On leur faisait venir des tuteurs mais ils préféraient passer leur temps à déranger les études de leurs sœurs ou à inventer bien d'autres diableries pour se distraire. Les trois frères cadets, eux, n'ont pas fréquenté de pensionnats. Ils firent leurs études à l'Académie St-Urbain tout juste en face de la maison Morin.

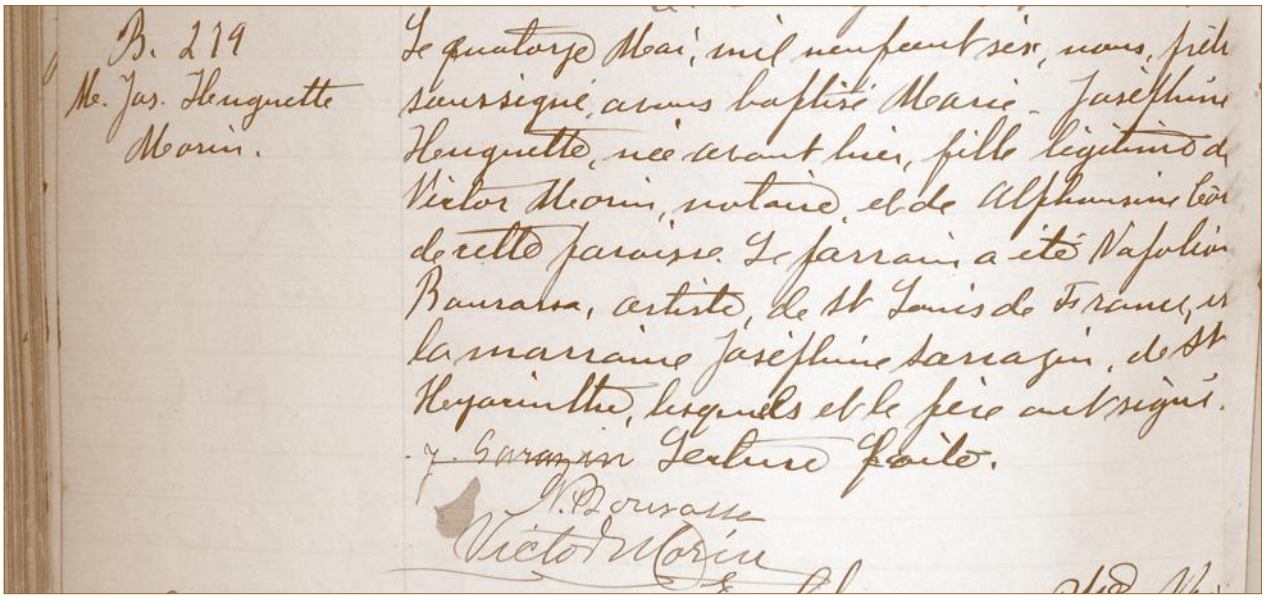
C'était le père qui administrait la discipline lorsqu'il rentrait du bureau. Marie se rappelle avoir assisté à quelques fessées mémorables. Par contre, plusieurs méfaits ne furent jamais punis en raison de la nature protectrice d'Alphonsine doublée de la nature espiègle de Victor qui trouvait amusantes les bêtises de ses fils.

Avec le temps, il y eut une amélioration dans les relations entre les frères et les sœurs Morin. Jeunes adultes, ils organisèrent ensemble maintes réceptions. Chacun invitait quelques amis et tout le monde s'amusait. En raison de la proximité du Parc Mont-Royal, de son immense salon et de ses délicieux goûters, la maison Morin sur la rue St-Urbain devint le quartier général de leur club de ski: le *Club Chic Chac*. Ceci faisait l'affaire de leurs parents. Victor se joignait à la fête

---

(5) De 1902 à 1911, les Morin demeuraient au 1116 rue St-Denis entre les rues Marie-Anne et Mont-Royal à Montréal. De 1911 à 1952 les Morin habitaient le 703 (devenu le 3585) rue St-Urbain près de la rue Prince-Arthur.

(6) Simone mourut de la rougeole et de la typhoïde, à l'âge de 12 ans, tandis que Michel mourut de la dysenterie des nouveaux-nés, à six semaines. Ce qui est surprenant c'est que les seuls accidents sérieux survenus aux enfants Morin durant leur jeunesse furent deux fractures: l'une au bras de Claire et l'autre à la jambe de Renée. Se retirant à leur maison de campagne, ils échappèrent même à la grippe espagnole qui fit tant de ravages au Canada après la Première Guerre mondiale.


B. 219
Me. Jas. Huguette
Morin.

Le quatorze Mai, mil neuf cent sept, nous, prêtre soussigné, avons baptisé Marie - Joséphine Huguette, née avant hier, fille légitime de Victor Morin, notaire, et de Alphonsine Léa de cette paroisse. Le parrain a été Napoléon Bourassa, artiste, de St Louis de France, et la marraine Joséphine Sarrasin, de St Hyacinthe, lesquels et le père ont signé.
J. Sarrasin Jeanne Foisy.
N. Bourassa
Victor Morin

Acte de naissance de Joséphine Huguette Morin du 14 mai 1906 (Collection Pia Karrer O'Leary)

en fin de soirée et Alphonsine était soulagée de savoir où étaient ses enfants et avec qui ils s'associaient. Même tante Antoinette ne s'objectait pas à passer la soirée à préparer un repas complet (soupe, viande et dessert) pour la foule affamée. C'est au cours de cette période que des liens étroits se sont tissés entre les membres de la famille Morin lesquels existent toujours entre leurs descendants.

Comme nous venons de le voir, la famille Morin était très accueillante. Chaque jour, Antoinette préparait une provision de sandwiches pour les *quêteux* qui savaient à quelle porte frapper. Quand les échanges inter-provinciaux débutèrent dans les années trente, les Morin furent une des premières familles d'accueil au Québec. Le fils de Sir Ernest MacMillan[7] et le futur philosophe, George Grant, encore adolescents, ont appris le français chez les Morin. Plus tard, dans sa biographie, Grant exprimera sa très sincère reconnaissance envers Marie [8]. C'était aussi à bras ouverts que les Morin accueillirent leurs enfants adultes dans le besoin. Ils abritèrent les cinq membres de la famille de Réginald lors du Krach de 1929 et plus tard élevèrent ses trois enfants, Jacques-Victor, Magdeleine et Pierre Morin, après la mort de leurs parents. Ils hébergèrent aussi Marie et sa fille, Pia, à leur retour d'Italie après la Deuxième Guerre Mondiale.

Élevée dans une famille chaleureuse et bienveillante, il était tout naturel pour Marie de faire du bénévolat. Pendant des années, elle distribua des suppléments alimentaires dans un centre pour femmes enceintes et nouvelles mamans. Diplômée en tourisme de l'Université de Montréal, elle fut aussi guide bénévole de la ville de Montréal.

Comme ses parents[9] Marie aimait les sports et maintenait un mode de vie sain. Elle faisait du ski et de l'équitation, jouait au tennis et apprit à nager à la *Palestre nationale*. N'ayant jamais possédé de voiture et habituée d'aller au pas militaire de son mari, elle marchait vite sans jamais se fatiguer. À 83 ans, elle montait encore à pied à son appartement au quatrième étage plusieurs fois par jour portant souvent ses sacs d'épicerie. À 90 ans, elle se rendit seule par train vivre à London, Ontario. À 92 ans, elle dut subir une intervention chirurgicale. Lors du rendez-vous préparatoire, ne trouvant pas de marchepied dans la salle, elle épata les infirmières en sautant de reculons pour s'asseoir sur la table d'examen. Tous voulant voir cet exploit ... elle le répéta. Ce jour-là, elle ne savait pas qu'elle souffrait d'ostéoporose. Deux semaines plus tard, en aidant une voisine à monter une pente avec ses colis, elle subit la compression de quatre vertèbres et perdit quatre pouces de hauteur en un jour! La douleur intense et les médicaments qu'elle dut prendre pour contrôler cette douleur l'ont rendue incapable de vivre seule. À l'âge de 96 ans, elle quitta son appartement pour s'installer dans

---

(7) Sir Ernest MacMillan était le chef de l'Orchestre Symphonique de Toronto.

(8) "That summer was very happy for me and particularly because a Morin daughter, Marie-Huguette, arranged how I spent the day". CHRISTIAN, William, George Grant: a Biography, University of Toronto Press, 1993, p. 34 et note 61, p.381.

(9) Victor jouait au polo et au tennis, aimait les randonnées pédestres et se rendait à pied au bureau matin, midi et soir. Alphonsine était douée pour le patinage artistique.

une maison de santé où, à l'aide d'une *marchette*, elle se déplace encore plus vite que ses plus jeunes voisins. Elle attribue sa bonne santé à ses vacances à la campagne, à la bonne nourriture de tante Antoinette et, bien sûr, à l'héritage génétique de ses parents.

En plus de la santé, de son père, elle hérita de la soif de la découverte qui se manifeste encore par son engouement pour apprendre. Au cours de sa vie adulte, elle fit de la recherche sur la généalogie des familles Morin et Keroack[10] . Elle apprit l'italien et gagna la bourse du Canada pour aller étudier à *L'Università per Stranieri* à Pérouse[11]. Elle visita seule l'Europe et profita des arrêts de son transatlantique pour visiter quelques villes d'Afrique du nord.
En 1939, elle épousa Carlo Karrer, officier militaire italien, et vécut en Italie pendant la guerre. Plus tard, elle suivit son mari à Toronto, à Boston, à Binghamton et dans la région de New York. Partout où elle alla, elle prit plaisir à découvrir la région et à se faire de nouveaux amis. Aujourd'hui, grâce à la lecture, elle continue son voyage de découvertes.

---

(10) Marie-Huguette Morin Karrer, qui avait hérité de son père du goût de la recherche, prend la relève (de la recherche généalogique) lorsqu'elle a 18 ans. C'est incroyable qu'elle ait pu conserver ses notes et porter suite à ce projet malgré ses multiples déplacements (....). Durant toutes ces années, elle écrivit aux divers presbytères pour repérer et obtenir des extraits de baptême, de mariage et de sépulture des ancêtres. Après le décès de son mari Carlo, elle s'installe au Château Vincent-d'Indy (résidence pour personnes retraitées) afin d'avoir le temps de poursuivre ses recherches. Dans sa chambre exiguë, c'est sur son lit qu'elle organise ses notes. Chaque soir avant de se coucher, elle doit tout remettre dans des sacs de polythène. En 1996, elle part avec ses notes et documents généalogiques pour London (Ontario) où habite sa fille Pia. Afin de débarrasser le salon de toutes ces boîtes, Pia lui achète un classeur et y organise les papiers. Ainsi le " bug " de la généalogie est transmis!

" Ce n'est qu'en 2002, après sa retraite et l'acquisition d'un nouvel ordinateur, que je (Pia) entreprends avec l'aide et la surveillance de maman (Marie-H), de réduire le contenu d'un classeur à un recueil abordable pour la famille. " Note de Pia O'Leary (Tiré du préambule de la généalogie Morin, 15 mai 2003).

(11) Voir Le Trésor, numéro 79, mars 2005, pour le récit complet de ces années. Voir aussi en page 3 du présent numéro.



Les enfants Morin devant leur maison d'été au Mont-Bruno (Lucien, Réginald, Simone, Marc, Pol-André, Gisèle, Claire, Marie-Huguette, Renée) (Collection Pia M. Karrer O'Leary)

Marie-Huguette Morin Karrer

par sa fille, Pia M. (Karrer) O'Leary

deuxième partie

Extrait du ***Trésor des Kirouac***, juin 2006, numéro 84

Son trilinguisme lui a toujours été un atout. Durant la guerre, elle put se faire quelques sous en donnant des cours privés de français. À Toronto, elle organisa un groupe de conversation française pour les parents d'élèves de l'école secondaire que fréquentait Pia et aida un futur chanteur d'opéra à prononcer l'italien. À Boston, elle fut engagée comme gouvernante dans une famille de sept enfants. Même à l'âge de 96 ans, elle donnait des cours privés à la fillette de la personne qui venait l'aider. Malgré ses nombreux déplacements, elle s'adapta toujours à la vie tant en français, en italien qu'en anglais.

Sa jeunesse dans une grande famille, elle était la huitième de treize enfants, et les défis, posés par ses grands frères, qu'elle avait su relever, avaient développé sa faculté d'adaptation et son courage face aux difficultés de la vie mais personne n'aurait pu imaginer tous les obstacles qu'elle aurait à affronter. Réussir à épouser un officier de l'armée italienne à la veille de la guerre fut une première victoire (11). Puis, il lui fallut s'adapter à la vie conjugale dans une culture différente tout en partageant un appartement avec sa belle-mère et son beau-frère.

Son unique enfant, Pia, naquit par césarienne. Incapable de l'allaiter, Marie s'efforça de la nourrir au biberon avec la piètre ration d'une demi-tasse de lait par jour (12). D'ailleurs, Marie et Carlo durent vendre toutes leurs possessions jusqu'aux plus précieuses: cadeaux de noce, médailles d'or de gymnastique de Carlo, ... même leurs joncs de mariage, afin de mettre de la nourriture sur la table. L'eau, l'électricité et le gaz de leur immeuble furent coupés. À la faim et à la soif, s'ajoutèrent le froid et la peur constante. Lors des bombardements, il fallait courir pendant dix minutes pour se réfugier dans le Castel Sant'Angelo, l'ancienne résidence d'été du Pape. Lorsque Carlo fut pris par les Allemands, Marie dut se cacher chez les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, un ordre canadien-français qui avait un couvent à Monte Mario près de Rome. Elle survécut déguisée en religieuse... parfait camouflage à condition que Pia ne l'appelle pas « Mamma ».

Pendant la guerre, ses origines canadiennes avaient éveillé des soupçons. Marie était surveillée car on la soupçonnait de sympathiser avec les Alliés. Après la guerre, les règles du jeu avaient changé, mais Marie se trouvait encore du mauvais côté de la clôture. Le fait qu'elle soit devenue italienne par son mariage la rendait maintenant inadmissible aux rations que distribuait le gouvernement de la Grande-Bretagne aux autres ressortissants canadiens en Italie. Sa nouvelle nationalité lui causa aussi beaucoup d'ennuis pour rentrer dans son pays natal avec Pia.

Puis, elle dut attendre encore deux ans et demi avant qu'on permette à son mari d'immigrer au Canada. En raison de sa carrière militaire, on le considérait toujours comme un ennemi du Canada même deux ans après la fin de la guerre. Pourtant, il avait évité de servir dans l'armée fasciste et en conséquence il avait passé une partie de la guerre comme otage des Allemands (13).

---

(11) Voir Le Trésor, numéro 79, mars 2005, pour le récit complet de ces années. Voir aussi en page 3 du présent numéro.

(12) À Rome durant la guerre, chaque enfant de moins de trois ans avait droit à une demi-tasse de lait par jour. Il n'y avait pas de lait pour les enfants de plus de trois ans.

13) Le 3 septembre 1943, les forces alliées arrivées dans le sud de l'Italie signaient un armistice avec le gouvernement italien. Immédiatement, les troupes allemandes saisirent toutes les principales villes d'Italie. Officiers et soldats s'enfuirent se cacher pour ne pas servir sous les Allemands. Carlo ne voulait pas abandonner sa femme et sa fille qui auraient facilement été repérées et tuées. Donc, il ne s'est pas enfui. Il espérait que les Alliés arriveraient bientôt à Rome. Soucieux de rester fidèle à son code d'honneur militaire tout en refusant de servir dans l'armée de la pseudo République Sociale Italienne, il se fit accorder des congés de maladie. Le 9 septembre, au lieu de se présenter pour son service militaire, il se rendit à l'hôpital pour se faire enlever les amygdales. Après dix jours à l'hôpital, il réussit à se faire accorder un autre trois mois de congé pour des ulcères d'estomac (causés probablement par les privations et la faim constante). Le 12 janvier 1944, il était déclaré guéri mais continua d'être excusé en raison de son classement comme « mutilé ». Carlo avait en effet perdu un œil dans un accident d'auto militaire avant la guerre. Malheureusement quand son congé prit fin, les Alliés n'étaient toujours pas arrivés à Rome. Au début d'avril 1944, on vint l'arrêter et le désarmer devant sa famille. On l'amena à Venise derrière la ligne Gothique, ligne qui démarquait la région du nord de l'Italie contrôlée par les Allemands. Ceux-ci le gardèrent en résidence surveillée. Pour chaque officier allemand que les Partisans italiens tuaient, les Allemands tuaient dix de ces officiers italiens « déportés ». Ce stratagème permettait aux Allemands de contrevenir à la Convention de Genève qui interdisait de tuer les prisonniers de guerre: par définition un prisonnier de guerre est capturé sur le champ de bataille.

Enfin, il arriva au Canada mais le poste qui l'attendait chez les *Forestiers* (IOF : Independent Order of Foresters) se trouvait à Toronto. Encore une fois, Marie devenait l'étrangère et devait s'adapter à une nouvelle langue et à une autre culture. Elle avait aussi maintenant la tâche additionnelle d'initier Carlo à la façon nord-américaine de faire les choses et d'élever un enfant. En plus de tout cela, ni Carlo ni Marie n'étaient préparés à la xénophobie flagrante du Toronto d'après-guerre sous l'emprise W.A.S.P.(14). Y trouver un appartement, quand on parlait avec un accent, était presque impossible et une simple partie de tennis dans un parc un dimanche matin fit scandale. Carlo avait beaucoup de mal avec la langue anglaise lorsqu'il suivait des cours d'actuariat à l'Université de Toronto. L'avènement des premières machines de calculs actuariels chez les *Forestiers* entraîna une diminution de postes et la mise à pied de Carlo. Les années qui suivirent furent pénibles.

Quand la chaîne d'hôtels *Sheraton* offrit un poste à Carlo, les Karrer émigrèrent aux États-Unis où ils passèrent une vingtaine d'années à Boston, à Binghamton, NY, à Roselle et à Rutherford, NJ. Ni Carlo ni Marie ne devinrent américains: Carlo continuait d'ailleurs de servir comme Lieutenant Colonel dans la réserve de l'armée italienne et Marie ne voulait plus risquer de perdre sa nationalité canadienne. Pendant toutes ces années, les autorités américaines les identifiaient comme *aliens,* terme anglais désignant soit un étranger soit un extra-terrestre! Comme toujours, les Karrer se trouvaient à l'écart … pour eux, ce n'était rien de nouveau!

En 1980, lorsque Carlo prit sa retraite à l'âge de 74 ans, les Karrer décidèrent de s'établir à Montréal pour être plus près de la famille Morin. Marie avait commencé ses préparatifs de déménagement quand elle subit une crise cardiaque, c'était en effet un ralentissement des battements de son cœur. Ce matin-là, Carlo partait pour la journée à New York, emportant un complet qu'il avait l'intention de déposer chez le nettoyeur, avant de prendre l'autobus. Exceptionnellement, le nettoyeur était fermé ce jour-là. Lorsque Carlo retourna à la maison pour y déposer son complet, il trouva Marie étendue par terre incapable d'utiliser le téléphone pour appeler à l'aide. À l'hôpital, elle reçut un stimulateur cardiaque qui lui permit de retourner vivre près des siens à Montréal. En 1996, après le décès de sa dernière sœur, elle vint s'établir à

---

(14) L'acronyme W.A.S.P. représente White Anglo-Saxon Protestant, i.e. personne de race blanche, d'origine anglo -saxonne et (de religion) protestante.

Chronologie de la vie de Marie-H. Karrer et de la Guerre en Italie

12 mai 1906	: Naissance de Marie à Montréal.
1906 à 1937	: Vit à Montréal.
17 juillet 1937	: Départ pour ses études à Perugia, Italie.
27 janvier ?	: Retour au Canada.
2 mars 1939	: Mariage à Carlo Karrer par procuration (Carlo à Rome, Marie à Montréal). En se mariant, elle devient citoyenne italienne.
8 avril 1939	: Départ pour l'Italie.
20 avril 1940	: Naissance de Pia.
10 juin 1940	: Mussolini déclare la guerre aux Alliés.
1942 à 1945	: Conditions austères, privations de nourriture.
9 juillet 1943	: Les Américains débarquent en Sicile
3 sept. 1943	: Armistice signé, le gouvernement Italien se rend aux Alliés. Les Allemands saisissent toutes les principales villes italiennes.
9 sept. 1943	: Tout en restant fidèle au code d'honneur militaire, Carlo prend un congé de maladie au lieu de jurer allégeance aux Allemands.
4 avril 1944 au 28 avril 1945	: Carlo est pris en otage par les Allemands et est emmené à Venise. Marie reste seule avec Pia à Rome sans aucune source de revenus et sans contact avec sa famille au Canada.
4-5 juin 1944	: Les Alliés entrent à Rome mais la guerre continue en Italie.
Été 1944	: Marie va vivre au couvent des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception à Monte Mario.
28 avril 1945	: Libération de Venise. Carlo peut rentrer à Rome.
18 déc. 1945	: Marie et Pia immigrent au Canada.
Juillet 1947	: Plus de deux ans après la fin de la guerre, un traité de paix est finalement signé entre l'Italie et le Canada.
29 juin 1948	: Carlo quitte l'Italie pour enfin immigrer au Canada.
19 juillet 1948	: Carlo commence à travailler pour l'IOF à Toronto.
20 janvier 1959	: Les Karrer partent pour les États-Unis
Août 1980	: Les Karrer retournent au Canada et s'établissent à Ville Mont-Royal.
22 juillet 1988	: Décès de Carlo.
1989	: Marie s'établit au Château Vincent-d'Indy à Outremont.
1er sept. 1996	: Marie déménage à London, Ontario.
17 sept. 2002	: Marie s'installe au Centre Mount Hope à London.
11 décembre 2009: Décès de Marie à London, Ontario	

London (Ontario) pour se rapprocher de Pia et de ses quatre petits-enfants.

En plus de son héritage génétique et de ses forts liens familiaux, c'est l'ouverture de Marie aux autres et aux nouvelles aventures, sa maîtrise de trois langues, sa bonne santé et son mode de vie sain qui lui ont permis d'atteindre ses cent ans. Elle est une mère et une grand-mère hors pair, mais maintenant son ambition est de devenir arrière-grand-mère - en anglais on dit « great-grandmother » - mais nous croyons qu'elle est déjà une « great » dans le sens de « remarquable » grand -mère!

Sources d'information:

Karrer, Marie-H. Entrevues avec Pia O'Leary (1999-2005).

Karrer, Marie-H. Lettre de dix pages à ses parents (datée du 5 juin 1944)

Keates, Jonathan. The rough guide: History of Italy, Rough Guides Ltd., London, 2003, 384 p.

Morin, Victor. Correspondance concernant le mariage par procuration de Marie, son retour au Canada, l'immigration et l'emploi de Carlo.

CENTENAIRE DE

Marie-Huguette Morin Karrer

Extrait du ***Trésor des Kirouac***, juin 2006, numéro 84

dimanche 21 mai 2006

Quel honneur et quel bonheur de participer au brunch du centenaire de Marie-Huguette Morin-Karrer et d'y représenter ***l'Association des familles Kirouac***. Quel privilège aussi de faire l'aller-retour, Montréal-London, en compagnie de Sœur Huguette Turcotte, m.i.c., celle qui communiqua avec Madame Karrer en réponse à sa lettre adressée « À la dernière survivante des Sœurs de Rome durant la guerre. » Étant historienne amateur et intéressée aux archives de sa communauté, elle demanda à Pia de recueillir sur cassette les souvenirs de sa mère en lien avec son séjour chez les Sœurs Missionnaires en Italie. (Voir ***Le Trésor des Kirouac*** 79, mars 2005).

Une trentaine de parents et amis se rendirent à London pour un délicieux brunch au Grosvenor Club le dimanche, 21 mai 2006. La jubilaire, toute pimpante, portait une magnifique orchidée à la boutonnière et arborait un merveilleux sourire pour accueillir chaque visiteur et pour chacune des photos prises en ce jour mémorable. Elle était si heureuse de causer avec tout le monde, ses quatre petits-enfants, Stephen, John, David et Susan, et leurs partenaires, des cousins Morin venus de Montréal, et d'autres amis de longue date. Elle reçut de nombreux bouquets de fleurs dont une jolie corbeille de Jacques et Alberte Kirouac.

Parmi les témoignages préparés pour l'occasion il faut souligner l'important dossier historique préparé par Sœur Huguette Turcotte après avoir découvert les liens entre la famille de Napoléon Bourassa, le parrain de Marie-Huguette Morin, et la communauté des M.I.C. sans oublier les liens des M.I.C. avec un autre K/ et non le moindre. (À lire dans un prochain numéro du ***Trésor.***)



De gauche à droite : Camille Morin, arrière-petite nièce de madame Karrer, son grand-père André Morin, fils unique de Roger (le plus jeune des enfants du notaire Victor Morin), la fille d'André et la mère de Camille, Stéphanie et la nouvelle centenaire : Marie-Huguette Morin Karrer. (Collection Pia Karrer O'Leary)

Après le brunch, Pia présenta sur écran un montage de photos anciennes et offrit à sa mère un énorme album souvenir contenant des histoires, anecdotes, et photographies envoyées par des parents et des amis. Depuis plusieurs mois déjà Pia demandait à tous et chacun d'écrire quelque chose pour cet album et, croyez -moi, si les aventures invraisemblables auxquelles Marie -Huguette a survécu, depuis sa plus tendre enfance vous ont étonnés (Voir ***Le Trésor des Kirouac*** *numéro 83*, mars 2006), quelques textes tirés de cet album, et lus après le repas, prouvent que notre cousine Marie-Huguette a bien plus que les neuf vies que l'on prête aux chats!



Dans l'ordre habituel : Sœur Huguette Turcotte, m.i.c., Marie-Huguette Morin Karrer et sa fille Pia
(Collection Pia Karrer O'Leary)

La belle réunion de famille se poursuivit chez Paul et Pia, moins officielle, plus informelle et très joyeuse, tandis que la chère centenaire se reposait dans le calme de sa chambre à la résidence, après les émotions de cette journée mémorable, longtemps préparée et attendue par tout son entourage.

Quant à la longévité des descendants K/rouac, rappelons que pendant plusieurs années Mme Karrer a été très fière d'être l'aînée des descendants K/; maintenant nous savons qu'elle est la benjamine des centenaires du clan K/rouac! Nous lui souhaitons encore une fois « Longue vie et beaucoup de bonheur parmi les siens ».

Marie Lussier Timperley, 21 juin 2006

DÉCÈS DE NOTRE DOYENNE

Marie-Huguette Morin Karrer – 12 mai 1906 – 11 décembre 2009

Extrait du ***Trésor des Kirouac****,* hiver 2010, numéro 98

Née à Montréal, la huitième de treize enfants, Huguette Morin était un bébé si malade qu'on ne croyait pas qu'elle vivrait. Ses parents ont alors fait le vœu de l'appeler Marie si elle survivait. Non seulement elle a vécu mais elle a aussi survécu à tous ses frères et sœurs.

Elle eut une enfance dorée, elle fut instruite à la maison avec ses trois sœurs et passait six mois par année à la campagne à Saint-Bruno. Elle fit de l'équitation à dos de vache, adopta des agneaux et démontra sa bravoure et son courage à ses frères en attaquant des nids de guêpes et en participant à un jeu très dangereux d'électrocution en chaîne avec ses frères et sœurs.

Survivre à toutes ses aventures de son enfance lui permit de devenir une adulte au caractère trempé mais possédant une grande compassion pour autrui. Ainsi elle aida à élever les enfants orphelins de son frère aîné, elle enseigna le français au futur philosophe, George Grant, l'un des premiers participants au programme d'échange interprovincial à loger chez les Morin. Pendant des années, elle fut bénévole dans un centre d'accueil pour femmes enceintes et jeunes mères. Elle obtint aussi un diplôme en tourisme de l'Université de Montréal et travailla comme guide bénévole pour la Ville de Montréal.

De son père, elle hérita d'une curiosité innée qui se manifestait par une passion pour



Collection Pia Karrer O'Leary

L'arrière-grand-mère à 102 ans et son arrière-petite-fille âgée d'un an

apprendre et pour voyager. Durant toute sa vie adulte elle continua ses recherches généalogiques sur les familles Morin et Kerouac. Elle étudia l'italien et fut la lauréate canadienne d'une bourse offerte par le gouvernement italien lui donnant droit à une année d'études à l'Università per Stranieri à Pérouse (Perugia) en Italie. En 1939, elle épousa Carlo Karrer qu'elle avait rencontré à Perugia et vécut les années de guerre à Rome.

De 1948 à 1980 elle suivra son mari à Toronto, puis à Boston, Binghamton et New York. Elle prit toujours plaisir à découvrir chaque région et à se faire de nouveaux amis. Étant la huitième d'une famille de treize enfants et ayant survécu aux 'camps d'entraînement' de ses frères aînés, ces « sessions de formation » l'avaient rendue très souple. Elle pouvait s'adapter facilement à toute situation et rebondissait dans l'adversité mais personne

n'aurait jamais pu imaginer la quantité de défis qu'elle aurait à relever au cours de sa longue vie.

Épouser un officier de l'armée italienne à la veille de la Deuxième Guerre mondiale fut une première pierre d'achoppement de taille. Ensuite, elle dut s'adapter au mariage, à la culture italienne, en plus de partager un appartement avec sa belle-mère et avec son beau -frère! Elle mit au monde sa fille unique, Pia, par césarienne. Ne pouvant pas la nourrir au sein, elle dut dépendre de la ration de guerre, soit une demi-tasse de lait par jour pour tout enfant en bas de trois ans. Elle et son mari furent forcés de vendre leurs plus précieuses possessions, les médailles d'or de gymnastique de Carlo, et même leurs alliances de mariage, pour mettre de la nourriture sur la table. Il n'y avait plus d'eau ni de gaz dans leur édifice à logements. A la faim et à la soif s'ajoutèrent le froid et la peur constante. Quand Carlo refusa de servir sous les ordres de Mussolini, il fut pris comme otage par les Allemands qui le menèrent au nord de l'Italie. Restée seule à Rome avec Pia et désignée « ennemie » en raison de ses origines nord-américaines, Marie se réfugia alors chez Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, une communauté canadienne française établie dans un couvent en banlieue de Rome. Cette fois, elle survécut déguisée en religieuse… le camouflage était parfait à condition que Pia ne l'appelle jamais: « Mamma ».

Elle vit la fin des années de guerre mais pas des défis à relever. Deux fois encore elle devra se « déraciner » et se retrouvera « étrangère » dans un nouveau milieu. En 1948, Carlo obtint un poste avec la compagnie d'assurances *The Independent Order of Foresters* à Toronto en Ontario. De nouveau, Marie doit s'adapter à une nouvelle langue et à une autre culture. Toronto à ce temps-là n'avait rien de la ville cosmopolitaine actuelle. La mécanisation des calculs actuariels entraîna une diminution du personnel chez IOF. Carlo se retrouva sans travail. Les années qui suivirent furent pénibles.



Photo prise lors de son 103e anniversaire : à l'avant dans l'ordre habituel, Marie Lussier Timperley, Marie-Huguette Morin Karrer, sœur Huguette Turcotte m.i.c ; à l'arrière, Pia Karrer O'Leary et son époux, Paul O'Leary. (Photo : Collection Pia Karrer)

Entre 1959 et 1979 Carlo trouva du travail dans l'hôtellerie et les Karrer vécurent à Boston, à Binghamton dans l'état de New York, à Roselle et à Rutherford au New Jersey. Toutes ces années, ils avaient en poche leurs cartes vertes de l'immigration américaine les identifiant comme des « *aliens* » un terme péjoratif pour décrire les étrangers tout comme les extra-terrestres. De toute façon, ils étaient encore une fois des « étrangers » des êtres « étranges » pour les autres – rien de nouveau pour Marie!

Quand Carlo prit sa retraite, ils s'établirent à Montréal où Marie put retrouver ses frères et sœurs. En 1996, après la mort de la dernière de ses sœurs, elle déménagea à London en Ontario pour se rapprocher de Pia et de ses quatre petits-enfants. En 2002 elle emménagea à la Résidence Mount Hope où elle se fit de nouveaux amis, profita du beau jardin et participa à plusieurs des activités organisées.

Ce sont ses excellents gènes, son style de vie santé, ses liens familiaux serrés de pair avec sa maîtrise de trois langues, son ouverture aux autres et son esprit d'aventure qui ont si bien servi Marie-Huguette Morin Karrer pendant plus de cent trois ans et demi!

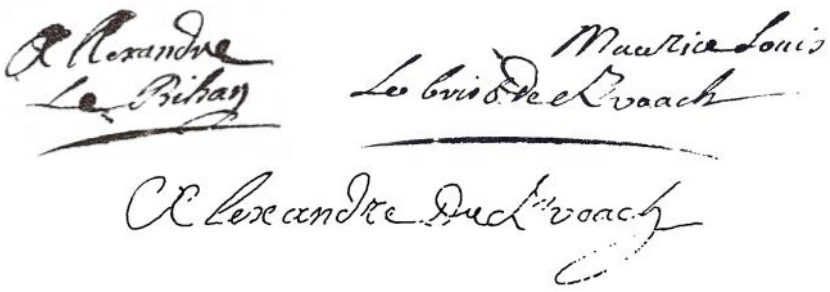
Pia O'Leary, 17 décembre 2009

Notre devise

Fierté Dignité Intégrité

Fondation : 20 novembre 1978
Incorporation : 26 février 1986
Membre de la Fédération des familles- souches du Québec inc. depuis 1983

Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner à l'adresse suivante :
Fédération des familles-souches du Québec inc.
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4C6
IMPRIMÉ—PRINTED PAPER SURFACE



Vous connaissez d'autres descendants d'Alexandre de Kervoach qui se sont illustrés?

Faites-les nous connaître en nous écrivant!

Pour nous joindre ou être informé de nos activités

Siège social
3782, Chemin Saint-Louis
Québec (Québec)
Canada G1W 1T5

Site Internet
www.famillleskirouac.com
Courriel : afkirouacfa@hotmail.com

Responsable du recrutement :
René Kirouac
Téléphone : (418) 653-2772

SERVICE DE BULLETIN PAR COURRIEL

LE TRÉSOR EXPRESS

Pour recevoir les bulletins d'information de l'Association des familles Kirouac inc., communiquez votre adresse courriel à:
afkirouacfa@hotmail.com

C'EST GRATUIT